

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Comédie mise en musique par **Frank Martin** (1890-1974)
d'après l'œuvre de Molière

ACTE I

SCÈNE 1

Une musicienne (soprano), deux musiciens (ténor et baryton), d'autres jouant des instruments, un groupe de danseurs, qui animent ces strophes de leurs évolutions ; Eraste dissimulé parmi les musiciens ; Julie sur son balcon, dissimulée elle aussi.

La musicienne :

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'Amour soumet à sa puissance.
les ombres et ton silence,
Plus beau que le plus beau jour.
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.

Premier musicien :

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !
A d'aimables penchants notre cœur nous dispose,
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour,
Que soupirer d'amour
est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !

Deuxième musicien :

Tout ce qu'à nos vœux on oppose
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien,
Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

La musicienne :

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,
l'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidèle.

Julie :

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.

La musicienne :

Quand deux cœurs s'aiment bien, Tout le reste n'est rien.

SCÈNE II

Julie, Eraste et Nérine

Julie :

Mon Dieu ! Eraste, gardons-nous d'être surpris ;
Je tremble qu'on ne nous voient ensemble, et tout serait perdu,
après la défense que l'on m'a faite.

Eraste :

Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

Julie :

Aie aussi l'œil au guet, Nérine, et prend bien garde qu'il ne vienne personne.

Nérine :

Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

Julie :

Croyez-vous. Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ?

Eraste :

Au moins y travaillerons-nous fortement ; et déjà nous avons préparé...

Nérine :

Par ma foi ! voilà votre père.

Julie :

Ah ! séparons-nous vite.

Nérine :

Non, non, non, ne bougez : je m'étais trompée.

Julie :

Mon Dieu ! Nérine, que tu es sotté de nous donner ces frayeurs !

Eraste :

Oui, belle Julie ! Oui, belle Julie !

Julie et Nérine :

Chcht !

Eraste :

Oui, oui, rnm, nous avons mm dressé quantité de machines pour renverser ce dessein ridicule, et nous ne feignons point de tout mettre en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. C'est assez de vous dire que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

Nérine :

Assurément. Votre père se moque-t-il de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agréé ? êtes-vous faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limousine et ne laisse-t-il en repos les chrétiens ? Pourceaugnac : ce seul nom m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y aurait que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage, et vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! cela se peut-il souffrir ? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurais supporter ; et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

Eraste :

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCÈNE III

Sbrigani, Julie, Eraste, Nérinne.

Sbrigani :

Monsieur, votre homme arrive. je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche ; et dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de que l'air la nature l'a dessinée. Mais pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent ; que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

Eraste :

Nous dis-tu vrai ?

Sbrigani :

Oui, si je me connais en gens.

Nérine :

Madame, voici un illustre.

Sbrigani :

Voilà une illustre

Nérine :

C'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit.

Sbrigani :

C'est la reine de notre temps pour mettre à fin les aventures.

Nérine :

C'est lui qui vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères.

Sbrigani :

C'est elle qui si noblement prêta son témoignage à faire pendre ces gens qui ne l'avaient mérité.

Nérine :

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle.

Sbrigani :

Je suis confus de vos louanges.

Nérine :

Vos éloges me font rougir.

Sbrigani :

Laissons cela ! Rejoignons notre provincial, tandis que de votre côté vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la pièce.

Eraste :

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle, et pour mieux couvrir notre jeu, feigniez comme on vous l'a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

Julie :

S'il ne tient qu'à cela les choses iront à merveille.

Eraste :

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venaient à ne pas réussir ?

Julie :

Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

Eraste :

Et si, contre vos sentiments, il s'obstinait à son dessein ?

Julie :

Je le menacerais de me jeter dans un convent.

Eraste :

Et si malgré tout cela, il voulait vous forcer à ce mariage ?

Julie :

Que voulez-vous que je vous dise ?

Eraste :

Ce que je veux que vous me disiez ?

Julie :

Oui.

Eraste :

Ce qu'on dit quand on aime bien.

Julie :

Mais quoi ?

Eraste :

Que rien ne pourra vous contraindre, et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

Julie :

Mon Dieu ! Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant ! Ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin ; et s'il y faut venir, souffrez, au moins que je sois entraînée par la suite des choses.

Eraste :

Eh bien ?...

Sbrigani :

Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

Nérine :

Ah ! comme il est b&ati !

SCÈNE IV

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani

Monsieur de Pourceaugnac :

Hé bien, quoi ? Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Au diantre soit la sottise et les sottises gens qui y sont ! ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! Eh ! Messieurs les badauds faites vos affaires. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

Sbrigani :

Hé bien, quoi ? Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Messieurs ! Est-ce ainsi qu'on reçoit de nobles étrangers qui arrivent ici ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

Sbrigani :

A qui en avez-vous ? Et qu'avez-vous à rire ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Fort bien.

Sbrigani :

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Oui.

Sbrigani :

Est-il autrement que les autres ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Sans doute.

Sbrigani :

Est-il tortu ou bossu ?

Monsieur de Pourceaugnac :

C'est bien dit.

Sbrigani :

Monsieur est d'une mine à respecter.

Monsieur de Pourceaugnac :

Assurément.

Sbrigani :

A quiconque rira de lui aura affaire à moi.

Monsieur de Pourceaugnac :

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

Sbrigani :

Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné ; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous, votre physionomie m'a plu.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ce m'est beaucoup d'honneur.

Sbrigani :

J'y ai vu quelque chose d'aimable.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ah ! Ah !

Sbrigani :

De gracieux.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ah ! Ah !

Sbrigani :

De doux.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ah ! Ah !

Sbrigani :

De majestueux,

Monsieur de Pourceaugnac :

Ah ! Ah !

Sbrigani :

De franc.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ah ! Ah !

Sbrigani :

Et de cordial.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ah ! Ah !

Sbrigani :

Je vous assure que je suis tout à vous.

Monsieur de Pourceaugnac :

Je vous ai beaucoup d'obligation.

Sbrigani :

C'est du fond du cœur que je parle.

Monsieur de Pourceaugnac :

Je le crois.

Sbrigani :

Je suis un homme tout à fait sincère.

Monsieur de Pourceaugnac :

Je n'en doute pas.

Sbrigani :

L'ennemi de la fourberie.

Monsieur de Pourceaugnac :

J'en suis persuadé.

Sbrigani :

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

Monsieur de Pourceaugnac :

C'est ma pensée.

Sbrigani :

Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller, et la sincérité de mon pays.

Monsieur de Pourceaugnac :

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

Sbrigani :

Ma foi ! cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

Monsieur de Pourceaugnac :

C'est ce que m'a dit mon tailleur : l'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

Sbrigani :

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Il faudra bien aller faire ma cour.

Sbrigani :

Le Roi sera ravi de vous voir.

Monsieur de Pourceaugnac :

Je le crois.

Sbrigani :

Avez-vous arrêté un logis ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Non ; j'allais en chercher un.

Sbrigani :

Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, et je connais tout ce pays-ci.

SCÈNE V

Eraste. Sbrigani, Monsieur de Pourceaugnac

Eraste :

Ah ! qu'est-ce ci ? que vois-je ? Quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ? il semble que vous avez peine à me reconnaître !

Monsieur de Pourceaugnac :

Monsieur je suis votre serviteur.

Eraste :

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire ? et que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de tous les Pourceaugnac ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Excusez-moi (*A Shüganî*) Ma foi ! je ne sais qui il est.

Eraste :

Il n'y a pas un Pourceaugnac à l'images, du plus grand au plus petit ; que je n'ai connu dans le temps que j'y étais, et j'avais l'honneur de vous voir presque tous les jours.

Monsieur de Pourceaugnac :

C'est moi qui l'ai reçu Monsieur.

Eraste :

Vous ne vous remettez point mon visage ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Si fait. (*A ShngLtm*) Je ne le connais point.

Eraste :

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Excusez-moi. (*A Shngani.*) Je ne sais ce que c'est.

Eraste :

Comment appelez-vous ce traître de Limoges qui fait si bonne chère ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Petit-Jean ?

Eraste :

Le voilà ! C'est là que nous allions ensemble, le plus souvent, c'est là que je passais de si charmantes heures à jouir de votre aimable compagnie.

Monsieur de Pourceaugnac :

Diable emporte si je m'en souviens.

Sbrigani :

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

Eraste :

Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

Sbrigani :

Voilà un homme qui vous aime fort.

Eraste :

Dites-moi un peu des nouvelles de tout la parenté : comment se porte Monsieur votre... là... qui est si honnête homme ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Mon frère le consul ?

Eraste :

Oui.

Monsieur de Pourceaugnac :

Il se porte le mieux du monde.

Eraste :

Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? là... Monsieur votre... ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Mon cousin l'assesseur ?

Eraste :

Justement.

Monsieur de Pourceaugnac :

Toujours gai et gaillard.

Eraste :

Ma foi ! j'en ai beaucoup de joie. Et Monsieur votre oncle ? le... ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Je n'ai pas d'oncle.

Eraste :

Vous aviez pourtant en ce temps-là...

Monsieur de Pourceaugnac :

Non, rien qu'une tante.

Eraste :

C'est ce que je voulais dire. Madame votre tante ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Elle est morte depuis six mois.

Eraste :

Hélas ! la pauvre femme ! elle était si bonne personne.

Monsieur de Pourceaugnac :

Oui... Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole.

Eraste :

Quel dommage s'aurait été!

Monsieur de Pourceaugnac :

Le connaissez-vous aussi ?

Eraste :

Vraiment si je le connais ! Un grand garçon bien fait.

Monsieur de Pourceaugnac :

Pas des plus grands.

Eraste :

Non, mais de taille bien prise.

Monsieur de Pourceagnac :

Ah ! oui.

Eraste :

Chanoine de l'église de...Comment l'appellez-vous ?

Monsieur de Pourceagnac :

De Saint-Etienne.

Eraste :

Le voilà, je ne connais autre.

Monsieur de Pourceagnac :

Il dit toute la parenté.

Sbrigani :

Il vous connaît plus que vous ne croyez

Monsieur de Pourceagnac :

A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville ?

Eraste :

Deux ans entiers.

Monsieur de Pourceagnac :

Oh ! Vous étiez donc là quand mon cousin l' élu fit tenir son enfant à Monsieur notre gouverneur ?

Eraste :

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

Monsieur de Pourceagnac :

Cela fut galant.

Eraste :

Très galant.

Monsieur de Pourceagnac :

C'était un repas bien troussé.

Eraste :

Sans doute.

Monsieur de Pourceagnac :

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordien ?

Eraste :

Oui.

Monsieur de Pourceagnac :

Parbleu ! il trouva à qui parler.

Eraste :

Ah ! Ah !

Monsieur de Pourceagnac :

Il me donna un soufflet, mais je lui dit bien son fait.

Eraste :

Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

Monsieur de Pourceagnac :

Je n'ai garde de...

Eraste :

Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

Monsieur de Pourceagnac :

Ce serait vous...

Eraste :

Non : le diable m'emporte ! vous logerez chez moi.

Sbrigani :

Puisqu'il le vent obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

Eraste :

Où sont vos hardes ?

Monsieur de Pourceagnac :

Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

Eraste :

Envoyons-les quérir par quelqu'un.

Monsieur de Pourceagnac :

Non : j'ai défendu à mon valet de bouger, à moins que j'y fusse- moi-même, de peur de quelque fourberie.

Eraste :

On voit les gens d'esprit en tout.

Sbrigani :

Je vais accompagner Monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

Eraste :

Je vous attends avec impatience.

Monsieur de Pourceagnac :

Voilà une connaissance où je ne m'attendais point.

Sbrigani :

Il a la mine d'être honnête homme.

Eraste, seul :

Ma foi ! Monsieur de Pourceagnac, nous vous en donnerons de toutes les façons.

SCÈNE VI

L'apothicaire, Eraste

Eraste :

Monsieur le médecin ?

L'apothicaire :

Non Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire, apo-

thicaire indigne, pour vous servir.

Eraste :

Ah ! Et Monsieur le médecin est-il à la maison ?

L'apothicaire :

Oui, il est là embarrassé à expédier quelques malades. et je vais lui dire que vous êtes ici.

Eraste :

Non, ne bougez : j'attendrai qu'il ait fait : c'est pour lui mettre entre les mains quelque parent que nous avons, qui se trouve attaqué de quelque folie.

L'apothicaire :

Je sais ce que c'est. Ma foi, ma foi ! vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile ; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

Eraste :

Voilà des soins fort obligeants.

L'apothicaire :

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VII

Premier médecin, sortant de sa maison en reconduisant un paysan, Eraste, l'apothicaire

Premier médecin :

Bon, je l'irai visiter dans deux ou trois jours ; mais s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

Eraste :

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous.

Premier médecin :

Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

Eraste :

Le voici.

Premier médecin :

La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE VIII

Monsieur de Pourceaugnac, Eraste, Premier médecin, l'apothicaire

Eraste :

Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter ; mais voilà qui vous traitera du mieux qu'il lui sera possible.

Premier médecin :

Le devoir de ma profession m'y oblige.

Monsieur de Pourceaugnac :

C'est son maître d'hôtel.

Premier médecin :

Oui, je traiterai Monsieur dans toutes les régularités de notre art. Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

Eraste :

C'est ce que je veux faire. (Bas au médecin) Surtout ne le laissez pas sortir de vos mains ; car parfois il veut s'échapper.

Premier médecin :

Ne vous mettez point en peine.

Eraste, à Monsieur de Pourceaugnac :

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

Monsieur de Pourceaugnac :

Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE IX

Premier médecin, Second médecin. Monsieur de Pourceaugnac, l'apothicaire

Premier médecin :

Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

Monsieur de Pourceaugnac :

Je suis votre serviteur.

Premier médecin :

Voici un habile homme. mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

Monsieur de Pourceaugnac :

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

Premier médecin :

Allons, des sièges.

Monsieur de Pourceaugnac :

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

Premier médecin :

Allons, Monsieur : prenez votre place, Monsieur. (Lorsqu'ils sont assis, les deux médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.)

Monsieur de Pourceaugnac, présentant ses mains :

Votre très humble valet. (Voyant qu'ils lui tâtent le pouls) Que veut dire cela ?

Premier médecin :

Mangez-vous bien, Monsieur ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Oui, et bois encore mieux.

Premier médecin :

tant pis ! Dormez-vous fort ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Oui, quand j'ai bien soupé.

Premier médecin :

Faites-vous des songes ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Quelquefois.

Premier médecin :

De quelle nature sont-ils ?

Monsieur de Pourceaugnac :

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce

là ?

Premier médecin :

Vos déjections, comment sont-elles ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Ma foi ! je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup.

Premier médecin :

Patience ! nous allons raisonner de votre affaire devant vous.

Monsieur de Pourceaugnac :

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

Premier médecin :

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et pronostiques, vous me permettez, Monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons Fort bien « mélancolie hypocondriaque », espèce de folie très fâcheuse, qui procède du vice de quelque partie du bas-ventre. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostic incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, laquelle, par laps de temps, pourrait bien dégénérer en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Pour remédier à cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses ; et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir ; et en même temps de le purger, désopiler, et évacuer par cholagogues, mélanogogues, et cætera. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par Monsieur, nôtre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art Dixi.

Second médecin :

A Dieu ne plaise. Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire ! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de Monsieur ; qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, et mélancolique hypocondriaque ; et quand il ne le serait pas, ha ha ha., il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites. Oui, Monsieur, il ne me reste rien ici que de féliciter Monsieur d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur de vos remèdes. Je les approuve tous. Tout ce que j'y voudrais c'est de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement.

Monsieur de Pourceaugnac :

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons une comédie ?

Premier médecin :

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

Monsieur de Pourceaugnac :

Et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises,

vos « hypocondriaques » ?

Premier médecin :

Bon, dire des injures. Voilà un diagnostic qui nous manquait.

Monsieur de Pourceaugnac :

Avec qui m'a-t-on mis ici ?
(Il crache deux ou trois fois)

Premier médecin :

Autre diagnostic : la sputation fréquente.

Second médecin :

Fréquente.

Monsieur de Pourceaugnac :

Laissons cela, et sortons d'ici.

Premier médecin :

Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

Second médecin :

De changer de place.

Monsieur de Pourceaugnac :

Qu'est-ce que tout ceci ? et que me voulez-vous ?

Premier médecin :

Vous guérir.

Monsieur de Pourceaugnac :

Parbleu ! je ne suis pas malade, je me porte mieux que jamais. je me moque de la médecine, je me moque des médecins, et je n'ai que faire de vous.

Premier médecin :

Hon, hon : voici un homme plus fou que nous ne pensons.

SCÈNE X

L'apothicaire, Monsieur de Pourceaugnac, deux musiciens italiens en médecins grotesques, suivis de six mattassins, chantent ces paroles, soutenues de la symphonie d'un mélange d'instruments.

Les deux musiciens :

Bon di, bon di, bon di ;
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico.
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto armonico,
Sol' per guarirvi
Siamo enuti qui.
Bon di, bon di. bon di.

Monsieur de Pourceaugnac :

Que diable est-ce là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ?
Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

Les deux musiciens :

Sol' per guarirvi
Siamo venuti qui.

L'apothicaire :

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

Monsieur de Pourceaugnac :

Comment ? Je n'ai que faire de cela.

L'apothicaire :

C'est un petit clystère, un petit clystère bénin, bénin ; il est bénin, bénin, là, prenez, prenez, prenez, Monsieur : c'est pour déterger. pour déterger. déterger...

Les deux Musiciens, accompagnés des matassins et des instruments, dansent à l'entour de Monsieur de Pourceaugnac, et, s'arrêtant devant lui chantent :

Piglia-lo sù,
Signor Monsu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù,
Che non ti farà male,
Piglia-lo sù questo servitiale
Piglia-lo sù,
Signor Monsu.
Piglia-lo, piglia-lo. piglia-lo sù.

Monsieur de Pourceaugnac :

Allez-vous en au diable.

(l'apothicaire. les deux musiciens et les matassins le suivent, tous une seringue à la main.)

ACTE II

SCÈNE I

Sbrigani. Premier médecin,

Premier médecin :

Il a forcé tous les obstacles que j'avais mis, il s'est dérobé aux remèdes que j'avais prescrits. marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

Sbrigani :

Vous l'auriez guéri haut la main.

Premier médecin :

Sans doute !

Sbrigani :

Et c'est de l'argent qu'il vous vole.

Premier médecin :

Moi ? je n'entends pas le perdre ! Où puis-je en avoir des nouvelles ?

Sbrigani :

Chez le bonhomme Oronte assurément, dont il vient épouser la fille.

Premier médecin :

Je vais lui parler tout à l'heure.

Sbrigani :

Vous ne ferez point mal, et si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout votre soul.

Premier médecin :

Laissez-moi faire.

SCÈNE II

Oronte, Premier médecin

Premier médecin :

Vous avez. Monsieur, un certain Monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille.

Oronte :

Où je l'attends de Limoges. et il devrait être arrivé

Premier médecin :

Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage, que je ne l'aie dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés et de corps et d'esprit.

Oronte :

Comment donc ? Il a quelque mal ?

Premier médecin :

Oui.

Oronte :

Et quel mal, s'il vous plaît ?

Premier médecin :

Ne vous mettez pas en peine.

Oronte :

Est-ce quelque mal... ?

Premier médecin :

Les médecins sont obligés au secret ; il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira.

Oronte :

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

Premier médecin :

On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.

Oronte :

A la bonne heure.

Premier médecin :

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

Oronte :

Je le veux bien.

Premier médecin :

Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai au lieu de lui.

Oronte :

Je me porte bien.

Premier médecin :

Il m'importe, il me faut un malade. et je prendrai qui je pourrai.

Oronte :

Prenez qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas moi. Voyez un peu la belle raison.

SCÈNE III

Sbrigani, en marchand flamand, Oronte

Sbrigani :

Avec le vostre permissione, Montsir si ve plaïst, je suisse un trancher marchand flamane, qui voudrait bienne vous temantair un petit nouvel.

Oronte :

Quoi, Monsieur ?

Sbrigani :

Mettez le vostre chapeau sur le teste, Montsir, si ve plaïst.

Oronte :

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

Sbrigani :

Moi le dire rien, Montsir, si vous le mettre pas le chapeau sur le teste.

Oronte :

Soit, qu'y a-t-il, Monsieur ?

Sbrigani :

Fous connaistre point en sti file un certe Montsir Oronte ?

Oronte :

Oui, je le connais.

Sbrigani :

Et quel homme est-ile, Montsir, si ve plaïst ?

Oronte :

C'est un homme comme les autres.

Sbrigani :

Je vous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne ?

Oronte :

Oui.

Sbrigani :

Mais riche beaucoup grandement ?

Oronte :

Oui.

Sbrigani :

J'en suis aise beaucoup,

Oronte :

Mais pourquoi cela ?

Sbrigani :

L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

Oronte :

Hé bien ?

Sbrigani :

Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme qui doit beaucoup grandement à dix ou douze marchanne flamane qui estre venu ici.

Oronte :

Hein ?

Sbrigani :

Et depuis huitte mois, nous avoir obtenir un petit sentence contre lui, et lui à remettre à payer tou ce créanciers de sti mariage que sti Montsir Oronte donne pour son fille.

Oronte :

Hon, hon, il a remis là à payer ses créanciers ?

Sbrigani :

Oui, Montsir, et avec un grand dévotion nous tous attendre sti mariage.

Oronte :

L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bonjour.

Sbrigani :

Je remercie, Montsir, du bon nouvel que Montsir m'avoir donné.

Oronte :

Votre très humble valet.

SCÈNE IV

Sbrigani, tout seul, en ôtant son habit de Flamand

Sbrigani :

Cela ne va pas mal. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre.

SCÈNE V

Sbrigani, Monsieur de Pourceagnac.

Monsieur de Pourceagnac :

Piglia-lo sù, Piglia-lo sù, Signor Monsu; que diable est-ce là ?

Sbrigani :

Qu'est-ce qu'y a-t-il, Monsieur ?

Monsieur de Pourceagnac :

Tout ce que je vois me semble lavement.

Sbrigani :

Comment ?

Monsieur de Pourceagnac :

Dans ce logis ou vous m'avez conduit...

Sbrigani :

Quoi donc ?

Monsieur de Pourceagnac :

Je pensais y être régalé comme il faut.

Sbrigani :

Hé bien ?

Monsieur de Pourceagnac :

Une petite affaire m'est survenue... « Mais voilà quelqu'un qui vous traitera... » Des médecins habillé de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. « Dormez-vous fort ? Faites-vous des songes ? Comme ainsi soit. Badadla rabadadla badadla... il est

fou et mélancolique hypocondriaque ». « A Dieu ne plaise, Monsieur qu'il ne soit pas fou. » Deux gros joufflus, grands chapeaux : « Bon di, bon di, bon di, bon di » Six pantalons. Taratarata ; Taratarata... Apothicaire. Lavement « c'est un petit clystère, un petit clystère, bénin, bénin, il est bénin » il est bénin, bénin, bénin. Prenez, Monsieur, prenez, prenez ! C'est pour déterger, pour déterger, déterger, déterger... *Piglia-lo sù, Signor Monsu, Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù*. Jamais je n'ai été si soûl de sottises.

Sbrigani :

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi.

Sbrigani :

Est-il possible ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Sans doute. Ils étaient une douzaine, possédés après mes chausses, et je crois toujours voir une douzaine de lavements qui me couchent en joue. J'ai l'odorat et l'imagination tous remplis de cela.

Sbrigani :

Les hommes sont bien traîtres et scélérats.

Monsieur de Pourceaugnac :

Enseignez-moi, de grâce, le logis de Monsieur Oronte.

Sbrigani :

Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuse, et vous avez ouï parler que ce Monsieur Oronte a une fille ... ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Oui, je viens l'épouser.

Sbrigani :

L'é...l'épouser ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Oui.

Sbrigani :

En mariage ?

Monsieur de Pourceaugnac :

De quelle façon donc ?

Sbrigani :

Ah ! c'est une autre chose, et je vous demande pardon.

Monsieur de Pourceaugnac :

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Sbrigani :

Rien.

Monsieur de Pourceaugnac :

Mais encore ?

Sbrigani :

Rien, vous dis-je : j'ai un peu parlé trop vite.

Monsieur de Pourceaugnac :

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

Sbrigani :

Non, cela n'est pas nécessaire.

Monsieur de Pourceaugnac :

De grâce.

Sbrigani :

Point, je vous prie de m'en dispenser.

Monsieur de Pourceaugnac :

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

Sbrigani :

Si fait ; on ne peut pas l'être davantage.

Monsieur de Pourceaugnac, lui donnant une bague :

Vous devez donc ne me rien cacher.

Sbrigani :

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. Des choses connues à la vérité... il ne faut nuire à personne. D'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre... un gentilhomme... qui me tient pour son ami, qui me donne une bague à garder... pour l'amour de lui... Oui, je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience ; mais tachons de vous dire le plus doucement qu'il nous sera possible. De vous dire que cette fille-la mène une vie déshonnête, cela serait un peu trop fort. Cherchons quelques terme plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez ; celui de... coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons.

Monsieur de Pourceaugnac :

L'on me veut donc prendre pour dupe ?

Sbrigani :

Peut-être que dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit. Et puis, après tout, il y a des gens qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses.

Monsieur de Pourceaugnac :

Grand merci ! je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnac.

Sbrigani :

Voilà le père.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ce vieillard-là ?

Sbrigani :

Oui, je me retire.

SCÈNE VI

Oronte, Monsieur de Pourceaugnac

Monsieur de Pourceaugnac :

Bonjour, Monsieur, bonjour.

Oronte :

Serviteur, Monsieur, serviteur.

Monsieur de Pourceaugnac :

Vous, êtes Monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

Oronte :

Oui.

Monsieur de Pourceaugnac :

Et moi. Monsieur de Pourceaugnac.

Oronte :

A la bonne heure.

Monsieur de Pourceaugnac :

Croyez-vous. Monsieur Oronte, que les Limousins soient des sots ?

Oronte :

Croyez-vous. Monsieur de Pourceaugnac. que les Parisiens soient des bêtes ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Imaginez-vous, Monsieur Oronte, que je sois si affamé de femme ?

Oronte :

Imaginez-vous. Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari ?

SCÈNE VII

Julie, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac

Julie :

On vient de me dire, mon père, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah ! Ah ! le voilà sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est beau ! Qu'il a bon air ! est bien fait ! Souffrez-vous que je l'embrasse...

Oronte :

Doucement, ma fille, doucement.

Julie :

Et que je lui témoigne...

Monsieur de Pourceaugnac :

Tudieu, quelle galante !

Oronte :

Je voudrais bien savoir, Monsieur de Pourceaugnac

Julie :

Que je suis aise de vous voir ! et que je brûle d'impatience...

Oronte :

Ah ! ma fille ! Ôtez-vous de là, vous dis-je.

(Julie s'approche de Monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main.)

Monsieur de Pourceaugnac :

Ho. ho, quelle égrillard !

Oronte :

Je voudrais bien savoir, s'il vous plaît, par quelle raison s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de... (à Julie) Encore ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Vertu de ma vie !

Oronte :

Qu'est-ce à dire cela ?

Julie :

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ?

Oronte :

Non : rentrez là-dedans !

Julie :

Laissez-moi le regarder.

Oronte :

Rentrez, vous dis-je.

Oronte :

Tu ne veux pas te retirer ?

Julie :

Quand est-ce que vous me marierez avec Monsieur ?

Oronte :

Jamais, et tu n'es pas pour lui.

Julie :

Je le veux avoir, moi, vous me l'avez promis.

Oronte :

Jamais !

Monsieur de Pourceaugnac :

Comme nous lui plaisons ! Comme elle prend feu d'abord ! Elle voudrait bien me tenir.

Julie :

Je le veux avoir, moi, je le veux avoir.

Oronte :

Jamais !

Julie :

Vous aurez beau dire et vous avez beau faire, en dépit de vous-même et de la terre entière nous serons mariés.

Oronte :

Jamais ! jamais ! Je vous en empêcherai bien tous deux, jamais, jamais. Voyez un peu quel vertigo lui prend.

Monsieur de Pourceaugnac :

Mon Dieu, notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant. Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac n'a pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, et voir en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?

Oronte :

Je ne sais ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, que de marier sa fille avec un homme qui a ce que vous savez.

Monsieur de Pourceaugnac :

C'est une pièce que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal.

Oronte :

Je sais ce que j'en dois croire, et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non, plus que sur vos nombreuses dettes.

Monsieur de Pourceaugnac :

Quelles dettes ?

Oronte :

La feinte est inutile, et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu sentence contre vous.

Monsieur de Pourceaugnac :

Quel marchand flamand ? quels créanciers ? quelle sentence ?

SCÈNE VIII

Lucette, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac

Lucette :

Ah ! tu es assy, et à la fy yeu te trobi. Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Qu'est-ce que veut cette femme-là ?

Lucette :

Infâme ! Tu fas semblan de nou me pas counouysse, et nou rougisses pas, impudent que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre ? Moussur, yeu bous declari que yeu soun sa fenno, Oh, Oh ! et que y a set ans, Moussur, set ans que m'oubligel a ly douna la ma per l'espousa.

Monsieur de Pourceaugnac :

Moi, je suis votre mari ?

Lucette :

Impudent ! gausos-tu dire lou contrari ? yeu soun reduito presentomen à beyre un marit cruel mespresa moun ardou et me laissa sensse cap de pietat abandonado à mas mourtéles doulous.

Oronte :

Je ne saurais m'empêcher de pleurer. Allez, vous êtes un méchant homme.

SCÈNE IX

Nérine (en Picarde), Lucette, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac

Nérine :

Ah ! je n'en pis plus je sis tout essoflée ! Ah ! finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas pas. Justiche, justiche ! je boute empêchement au mariage. Chés mon mery, Monsieur, et je veux faire pindre che bon pindard-là.

Monsieur de Pourceaugnac :

Encore !

Oronte :

Quel diable d'homme est-ce ci ?

Lucette :

Et que boulés-bous dire, ambe bostre empachomen, et bostro pndarié ? Quaquel homo es bostre marit ?

Nérine :

Oui, Medeme, et je sis sa femme.

Lucette :

Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno.

Nérine :

Sa femme ?

Lucette :

Oy.

Nérine :

Je vous dis que ch'est my qui le sis, encore in coup ; il y a quetre ans qu'il m'a éposée.

Lucette :

Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno. Gausos-tu dire lou contrari, valisquos ?

Nérine :

Est-che que tu me démaintiras, méehaint homme ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Voilà deux impudentes carognes !

Lucette :

Ah ! Qu'aïgn'impudence !... Miserable, non te soubenes plus de la pauro Françon, et del paure Jeanet ?

Nérine :

Ah ! bayez un peu l'insolence. Quoy ? tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine ?

Lucette :

Beny Françon, beny Jeanet, beny toustou, beny toustoune, beny fayre beyre à un payre dénaturat la duretat qu'el a per nautres.

Nérine :

Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez-ves-en ichy faire honte à vo père !...

Jeanet, Françon, Madelaine :

Ali ! mon papa, mon papa, mon papa !

Monsieur de Pourceaugnac :

Diantre soit des petits fils de putains !

Lucette :

Trayte ! Infame ! Scélérat !

Nérine :

Pindar ! Finfaron ! Impudent !

Les enfants, tous ensemble :

Mon papa, mon papa. mon papa !

Monsieur de Pourceaugnac :

Au secours ! au secours ! Ou fuirai-je ? Je n'en puis plus.

Oronte :

Allez, poursuivez-le ! il a bien mérité d'être pendu.

SCÈNE X

Sbrigani

Sbrigani :

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal.

SCÈNE XI

Monsieur de Pourceaugnac. Sbrigani

Monsieur de Pourceaugnac :

Ah ! je suis assommé. Quelle peine ! Quelle maudite ville !
Assassiné de tous côtés !

Sbrigani :

Qu'est-ce, Monsieur ? Est-il encore arrivé quelque chose ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

Sbrigani :

Comment donc ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Deux carognes de baragouineuses me sont venues accuser de
les avoir épousées tontes deux, et me menacent de la justice.

Sbrigani :

Voilà une méchante affaire, et la justice en ce pays-ci est
rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

Monsieur de Pourceaugnac :

Oui, mais quand il y aurait information, ajournement, décre, et
jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie
de conflit de juridiction. pour temporiser. et venir aux moyens
de nullité qui seront dans les procédures. Je serai toujours reçu
à mes faits justificatifs, et qu'on ne me saurait condamner sur
une simple accusation, sans un récolement et confrontation
avec mes parties.

Sbrigani :

Voilà en parler dans tous les termes, et l'on voit bien,
Monsieur, que vous êtes du métier.

Monsieur de Pourceaugnac :

Moi, point du tout : je suis gentilhomme et ce sont quelques
mots que j'ai retenus en lisant les romans.

Sbrigani :

Ah ! fort bien.

Monsieur de Pourceaugnac :

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je
vous prie de me mener chez quelque avocat pour consulter mon
affaire.

Sbrigani :

Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort
habiles, mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point
surpris de leur manière de parler : ils ont contracté du barreau
certaine habitude de déclamation qui fait que l'on dirait qu'ils
chantent.

Monsieur de Pourceaugnac :

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que
je veux savoir.

SCÈNE XII

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani, deux avocats musiciens,
dont l'un parle fort lentement. et l'autre fort vite, accompagnés
de deux procureurs et de deux sergents.

L'avocat, trainant ses paroles :

La polygamie est un cas
Est un cas pendable.

L'avocat :

Votre fait est clair et net ;
Et tout le droit sur cet endroit
Conclut tout droit.

Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat, et Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Tous les peuples policés
Et bien sensés ;
Les Français, Anglais, Hollandais,
Danois, Suédois, Polonais,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Suisses, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable,
Et l'affaire est sans embarras :
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

(Monsieur de Pourceaugnac les bat. Deux Procureurs et deux
Sergents dansent une entrée, qui finit l'acte.)

ACTE III

SCÈNE I

Eraste, Sbrigani.

Sbrigani :

Oui, les choses s'achèment où nous voulons ; et je lui ai fait
prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice en ce
pays, et des apprêts qu'on faisait déjà pour sa mort, qu'il veut
prendre la fuite ; et pour se dérober aux poursuites, il a voulu se
déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme.

Eraste :

Je voudrais bien le voir en cet équipage.

Sbrigani :

Songez plus tôt à achever la comédie ; et tandis que je jouerai
mes scènes avec lui, allez-vous-en... vous entendez bien ?

Eraste :

Oui.

Sbrigani, lui parlant à l'oreille :

Et lorsque je l'aurai mis ou je veux...

Eraste :

Fort bien.

Sbrigani, lui parlant à l'oreille :

Et quand le père aura été averti par moi...

Eraste :

Cela va le mieux du monde.

Sbrigani :

Voici notre demoiselle ; allez vite, qu'il ne nous voie ensemble.

SCÈNE II

Monsieur de Pourceagnac (en femme), Sbrigani

Monsieur de Pourceagnac :

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

Sbrigani :

Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

Monsieur de Pourceagnac :

Mais quand on est innocent ?

Sbrigani :

N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela.

Monsieur de Pourceagnac :

Voilà une injustice bien injuste.

Sbrigani :

Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; et je ne me consolerais de ma vie si vous veniez à être pendu. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

Monsieur de Pourceagnac :

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là ferait tort à nos titres de noblesse.

Monsieur de Pourceagnac :

Laissez-moi faire, j'ai vu les personnes du bel air ; tout ce qu'il y a c'est que j'ai un peu de barbe.

Sbrigani :

Votre barbe n'est rien, et il y a des femmes qui en ont tout autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez. Bon.

Monsieur de Pourceagnac :

Allons donc, mon carrosse ; où est-ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu ! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela !

Sbrigani :

Fort bien.

Monsieur de Pourceagnac :

Holà ! ho ! cocher, petit laquais ! Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais, petit laquais ! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il pas ? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

Sbrigani :

Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose, cette coiffe est un peu trop déliée ; j'en vais quérir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

Monsieur de Pourceagnac :

Que deviendrai-je cependant ?

Sbrigani :

Attendez-moi là. Je suis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

(Monsieur de Pourceagnac, fredonnant un fausset fait plusieurs tours sur le théâtre en continuant à contrefaire la femme de qualité. Il s'arrête brusquement en apercevant deux Suisses.)

SCÈNE III

Monsieur de Pourceagnac. deux suisses

Premier suisse :

Allons, dépêchons. camarade, ly faut allair tous deux nous à la Crève pour regarter un peu chousticier sti Monsiu de Porcegnac. qui l'a esté contané par ortonance à l'estre pendu par son cou.

Second suisse :

Ly sira. ma foi ! un grand plaisir, d'y regarter pendri sti Limosin.

Premier suisse :

Oui, de ly foir gambiller les pieds en haut tevant tout le monde.

Second suisse :

Ly est un plaisant drole, oui ; ly disent que c'estre marié troy foye.

Premier suisse :

Sti diable ly vouloir trois femmes à ly tout seul : ly est bien assez t'une.

Second suisse :

Hé ! bonchour, Mameselle.

Premier suisse :

Que faire fous là tout seul.

Monsieur de Pourceagnac :

J'attends mes gens. Messieurs.

Second suisse :

Ly est belle, par mon foi !

Monsieur de Pourceagnac :

Doucement, Messieurs.

Premier suisse :

Fous, Mamselle, fouloir finir réchouir fous à la Crève ? Nous faire foir à fous un petit pendement bien choli.

Monsieur de Pourceagnac :

Je vous rends grâce.

Premier et second Suisse :

L'est un gentilhomme limosin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.

Monsieur de Pourceagnac :

Je n'ai pas de curiosité.

Premier suisse :

Ly est la un petit tétou qui l'est drole.

Monsieur de Pourceagnac :

Tout beau.

Premier suisse :

Mon foi ! moi couchair pien avec fous.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ah ! c'en est trop, et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

Second suisse :

Laisse, toi ; l'est moi qui le veut couchair avec elle.

Premier suisse :

Moi ne vouloir pas laisser.
(Ils le tirent avec violence.)

Second suisse :

Moi ly vouloir, moi.

Premier suisse :

Moi ne faire rien.

Second suisse :

Toi l'avoir menti.

Premier suisse :

Toi l'avoir menti toi-même.

Monsieur de Pourceaugnac :

Au secours ! A la force !

SCÈNE IV

Un exempt, deux archers, premier et second suisse. Monsieur de Pourceaugnac

L'exempt :

Qu'est-ce ? quelle violence est-ce là ? et que voulez-vous faire à Madame ? Allons, que lon sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

Premier suisse, gaiement :

Parti, pon, toi ne l'avoir point.

Second suisse :

Parti, pon aussi, toi ne l'avoir point encore.
(les deux suisses sortent.)

Monsieur de Pourceaugnac :

Monsieur, je vous suis infiniment obligée, de m'avoir délivrée de ces insolents.

L'exempt :

Ouais ! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'exempt :

Ah ! ah ! qu'est-ce que je veux dire ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Je ne sais pas.

L'exempt :

Pourquoi donc dites-vous cela ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Pour rien.

L'exempt :

Voilà un discours qui marque quelque chose, et je vous arrête prisonnier.

Monsieur de Pourceaugnac :

Eh ! Monsieur, de grâce !

L'exempt :

Non, non : à votre mine, et à vos discours, il faut que vous soyez ce Monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte ; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

Monsieur de Pourceaugnac :

Hélas !

SCÈNE V

L'exempt, archers, Sbrigani, Monsieur de Pourceaugnac

Sbrigani :

Ah ! Ciel que veut dire cela ?

Monsieur de Pourceaugnac :

Ils m'ont reconnu.

L'exempt :

Oui, oui, c'est de quoi je suis ravi.

Sbrigani :

Eh ! Monsieur, pour l'amour de moi : vous savez que nous sommes amis il y a longtemps ; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'exempt :

Non ; il m'est impossible.

Sbrigani :

Vous êtes homme d'accommodement : n'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'exempt, à ses archers :

Retirez-vous un peu.

Sbrigani :

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ah ! maudite ville !

Sbrigani :

Tenez, Monsieur.

L'exempt :

Combien y a-t-il ?

Sbrigani :

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'exempt :

Non, mon ordre est trop exprès.

Sbrigani :

Mon Dieu ! attendez. Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

Monsieur de Pourceaugnac :

Mais...

Sbrigani :

Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps : vous auriez un grand plaisir, quand vous seriez pendu.

Monsieur de Pourceaugnac :

Ah !

Sbrigani :

Tenez, Monsieur.

L'exempt :

Il faut donc que je m'enfue avec lui, car il n'y aurait point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

Sbrigani :

Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'exempt :

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

Monsieur de Pourceaugnac :

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'ai trouvé en cette ville. Voilà le seul honnête homme...

Sbrigani :

Ne perdez point de temps ; je vous aime tant, que je voudrais que vous fussiez déjà bien loin. Que le Ciel te conduise ! Par ma foi ! voilà une grande dupe. Mais voici...

SCÈNE VI

Oronte, Sbrigani feignant de ne pas voir Oronte

Sbrigani :

Ah ! quelle étrange aventure ! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte, que je te plains ! Que diras-tu ? Faut-il que ta tendresse endure cette douleur, ah ! ces mortels chagrins.

Oronte :

Qu'est-ce ? Quel malheur me présages-tu ?

Sbrigani :

Ah ! Monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac, vous enlève votre fille.

Oronte :

Il m'enlève ma fille !

Sbrigani :

Oui : elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre ; et l'on dit qu'il a un talisman pour se faire aimer de toutes les femmes.

Oronte :

Allons vite à la justice ! Des archers après eux !

SCÈNE VII

Eraste traînant Julie derrière lui, Sbrigani, Oronte

Eraste :

Allons, vous viendrez malgré vous. Tenez, Monsieur, voilà votre fille. Je l'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyait ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération ; car, après l'action qu'elle a faite, je ne peux que la mépriser,

Oronte :

Ah ! infâme que tu es !

Eraste :

Comment ? me traiter de la sorte, après avoir reçu tant de marques de mon amitié ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre père ; il est sage. Et je ne me plains point qu'il m'ait rejeté pour un autre. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole. Mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser enflammer d'amour suivre honteusement un inconnu, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

Julie :

Hé bien ! oui j'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avait choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme, et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

Oronte :

Taisez-vous, impertinente ! Je sais mieux que vous ce qui en est.

Julie :

Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait, et c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégouter.

Eraste :

Moi, je serais capable de cela ?

Julie :

Oui, vous.

Oronte :

Taisez-vous ! vous dis-je. Vous êtes une sotte.

Eraste :

Non, non, ne vous imaginez pas que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je n'ai pas pu souffrir qu'un honnête homme comme Monsieur votre père fut exposé à la honte de tous les bruits qui pourraient suivre une action comme la vôtre.

Oronte :

Je vous suis, seigneur Eraste, infiniment obligé.

Eraste :

Adieu, Monsieur. J'avais toutes les ardeurs d'entrer dans votre alliance ; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Si donc je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

Oronte :

Arrêtez, seigneur Eraste. Votre procédé me touche l'âme, et je vous donne ma fille en mariage.

Julie :

Je ne veux point d'autre mari que Monsieur de Pourceaugnac.

Oronte :

Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le seigneur Eraste. Cà, la main.

Julie :

Non, je n'en ferai rien,

Oronte :

Je te donnerai sur les oreilles.

Eraste :

Non, non, Monsieur ; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

Oronte :

C'est à elle de m'obéir, et je sais me montrer le maître.

Eraste :

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là ?

Oronte :

C'est un sortilège qu'il lui a donné, et vous verrez, qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons !

Julie :

Je ne...

Oronte :

Ah ! que de bruit ! Cà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah !

Eraste :

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main ; ce n'est que Monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.

Oronte :

Je vous suis beaucoup obligé. et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

(Oronte sort)

Eraste :

En attendant qu'il vienne, laissons entrer les masques que le bruit des noces de Monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCÈNE VIII

Plusieurs masques, Nérine, Julie, Sbrigani, Eraste, les deux suisses

La Musicienne :

Sortez. sortez de ces lieux,
Soucis, Chagrins et Tristesse ;
Venez, venez, ris et jeux,
Venez Plaisirs, viens Amour, viens Tendresse.

Nérine, la musicienne, les premier et deuxième musiciens, en canon :

Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

Premier et deuxième Suisse :

Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

Nérine :

Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie :
Hélas !

Premier musicien, puis les autres :

Hélas ! si l'on n'aimait pas
Que serait-ce de la vie ?
Ah ! perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.

Tous ensemble :

Soyons toujours amoureux :
C'est le moyen d'être heureux.
Sus, sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, jouons-nous.
Lorsque pour rire on s'assemble.
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.